

Charly PIRANI

*Cinq jours
à Alger,*

pour ne rien oublier...

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3959-7

Dépôt légal ; août 2017

© Charly Pirani, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A mon père dont la mémoire est toujours aussi fidèle
et avec qui j'ai eu le bonheur de partager des moments
extraordinaires en écrivant ce livre.

« Quelle ville contient à la fois, toutes ces richesses offertes à
longueur d'année, la mer, le soleil, le sable chaud, les
géraniums et... les bois d'oliviers et d'eucalyptus ? On touche
le bonheur. Je ne pourrai jamais vivre en dehors d'Alger.
Jamais. Je voyagerai car je veux connaître
le monde mais, j'en ai la conviction, ailleurs,
je serai toujours en exil.»

Albert Camus

A vous mes enfants, mes petits-enfants, ma famille, mes amis,
vous qui êtes nés de ce côté de la méditerranée ou qui avez
quitté l'autre rive un peu trop jeunes, j'avais très envie
que vous sachiez un peu ... qui nous étions.

Merci à Marc Spaccesi sans qui ce livre n'aurait peut-être
jamais été écrit.

I

L'enregistrement devant le comptoir d'Air France a commencé. Nous nous sommes fait déposer ce matin devant le Hall 1 de l'aéroport Marseille Provence, les au revoir ont été rapides, on a simplement promis d'appeler.

Des dizaines de voyageurs se pressent, il y a peu de familles en cette période, nous sommes le 20 octobre 2007. On voit beaucoup de personnes âgées et aussi des hommes en costumes et attachés-cases, des femmes en tailleurs. Ces commerciaux, je le comprendrai bientôt en regardant les affiches, se rendent au Palais des Expositions d'Alger, sur un salon consacré aux nouvelles technologies.

J'ai du mal à y croire, pourtant c'est vrai, nous partons pour l'Algérie, sur la terre où nous sommes

nés, et que nous avons quittée il y a 45 ans. Mais aujourd'hui, nous sommes des étrangers.

Quand j'ai eu l'idée de ce voyage, je savais depuis toujours que mes parents n'en seraient pas. Ils avaient mis un point final à cette partie de leur vie le jour où, à 42 ans, ils avaient en l'espace d'un mois, en juin 1962, pris la décision de quitter la ville qui les avaient vus naître. Je savais au plus profond de moi-même que j'y retournerais, mais les événements tragiques qui avaient endeuillés ce pays dans les années 90, avaient différé mes projets. C'est donc un jour, où nous étant retrouvés ma sœur aînée et moi alors qu'elle était à la retraite depuis quelque temps et qu'elle nous racontait un de ses petits voyages avec une amie que j'avais lancé :

- Dès que je serai à la retraite, on retournera à Alger, juste quelques jours, tous les deux.

J'ignorais quelle allait être sa réponse et pourtant sa répartie en forme de défi « t'es pas capable ! » ne m'a pas étonné. C'était le début d'un projet que nous allions mettre un peu plus de deux ans à

réaliser, le début d'une complicité retrouvée à cette occasion. Il excluait d'office mon épouse, mes enfants et ceux de ma sœur. C'était en ce qui me concerne un voyage que je préférais tenter à deux, entre nous, comme si je n'étais pas prêt à assumer ce retour sur notre passé en le partageant en direct avec d'autres, même très proches.

Peu de passagers ce matin, l'avion est loin d'être plein. J'ai laissé la place près du hublot à ma sœur, mais en me penchant un peu, je vois très correctement ce qui se passe à l'extérieur. Avant d'aller prendre sa position de départ sur la piste, le commandant de bord nous a annoncé que nous serons arrivés dans 1h15min. Portables coupés, ceintures bouclées, l'avion s'élance enfin et prend son envol.

Le décollage s'est bien passé, nous prenons de l'altitude, mes oreilles se bouchent ! Après la démonstration du matériel de sauvetage, nous avons droit à une collation. Cela tombe bien, car vu l'heure à laquelle nous allons arriver, le temps de passer

tous les contrôles, nous aurons d'autres préoccupations. Nous volons au-dessus des nuages, le ciel est cotonneux, du blanc, du bleu. Nous voilà partis vers notre jeunesse.

Ma sœur est mon aînée de quatre ans. Elle avait donc plus de 18 ans à notre départ d'Alger. Elle y avait rencontré deux ans avant, sur le lieu où nous passions nos vacances, un garçon qui deviendra quelques années plus tard son mari. Julien est décédé il y a déjà 10 ans. En plus des images, des bruits et des odeurs que nous avons besoin de retrouver, elle ne manquerait pas de croiser les traces inoubliables de leur amour naissant. Elle ne m'en avait pas parlé, mais nous n'avions pas échangé sur nos motivations profondes, nous avons simplement vérifié notre envie incommensurable de faire ce voyage.

Une question est dans nos têtes : comment allons-nous être reçus là-bas ? Quel rapport ont les algériens face aux pieds-noirs qui depuis quelques

années composent le gros des groupes qui déambulent dans les rues d'Alger un appareil photo autour du cou ?

Le tourisme n'existe pas encore vraiment, la plus grande partie des visiteurs sont des gens partis assez précipitamment avec la guerre d'Algérie qui ont envie de retrouver leur quartier des années après. J'ai croisé sur le web nombre de leurs réactions ou comptes-rendus rédigés dans le style de « faut voir ce qu'ils ont fait du pays qu'on leur a laissé ! ». Une grande partie d'entre eux sont membres d'associations qui ont organisé pour eux ce voyage. Ils appartiennent parfois à ceux qui entretiennent le chagrin et les rancœurs au nom du devoir de mémoire. Certains participent chaque année à des commémorations, où au-delà de la convivialité et du plaisir de se retrouver, on ressasse un peu trop souvent le souvenir de la trahison du Général, où l'on compare les exactions des deux communautés, où l'on nourrit des ressentiments et des idées extrêmes. Je ne me reconnais pas en eux.

Ni mon père, ni ma sœur, ni moi n'avons jamais participé à ces rassemblements, nous n'avons pas adhéré à ces amicales « d'anciens de ». Nous n'avons pas créé ou intégré une communauté du souvenir. Nous avons pris soin de retrouver simplement nos amis, nos proches. Nous savons parfaitement d'où nous venons, nous ne renions rien, n'avons honte de rien, nous assumons tout, y compris notre histoire. Nous avons des traditions, et d'ailleurs lorsque nous nous retrouvons, il nous arrive de les vivre avec tous ceux qui partagent désormais nos vies, ici.

C'est bien pour cela que nous avons organisé nous-mêmes ce voyage, et que nous arrivons ici pratiquement incognito.

II

Il est 13h20, j'ai bien du mal à croire que nous sommes arrivés pourtant nous y sommes. Je peux lire très distinctement au fronton du bâtiment en grandes lettres majuscules « AEROPORT INTERNATIONAL ALGER - HOUARI BOUMEDIENE ». Chez nous, on disait Alger Maison Blanche du nom de la commune où était implanté cet équipement situé à 16 km à l'est d'Alger. L'aéroport a été inauguré en juillet 2006. Il est situé à côté de l'ancien aéroport qui est réservé aux vols intérieurs.

Ce premier contact avec le sol algérien n'est aucunement chargé d'émotion sinon celle d'être enfin là, au commencement de cette virée si longtemps attendue. Cela aurait été très différent

si nous avions accosté au port d'Alger. Nous aurions inévitablement repensé aux heures tristes et douloureuses d'un certain 28 juin 1962 quand, dès 6h du matin, nous avons pris place dans une queue interminable, parqués des heures durant dans l'attente de notre embarquement sur le paquebot Ville de Marseille. Nous aurions revécu dans l'autre sens les images de notre ville natale qui s'étaient lentement effacées avec la nuit tombante.

Ce n'est pas le cas aujourd'hui, nous attendons patiemment avant de passer les contrôles de police. Dans l'avion, nous avons eu droit au fameux formulaire demandé par la police dans lequel nous avons donné notre adresse locale de résidence, la durée et le motif de notre déplacement.

Nous nous approchons lentement des cabines vitrées où il va falloir tendre notre passeport et le formulaire.

- Tu crois qu'ils vont nous dire « Bienvenue chez vous », demandai-je à ma sœur ?